

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Transgression visuelle : Sang et sensations

Élise Dion

Volume 24, numéro 1, hiver 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/33635ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, É. (2006). Transgression visuelle : Sang et sensations. *Ciné-Bulles*, 24(1), 46-49.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Sang et sensations

ÉLISE DION

Le 1^{er} octobre 2005, dans un loft du quartier Mile-End de Montréal, un secteur reconnu pour sa faune artistique aussi brouillonne que passionnée, avait lieu une soirée nommée Transgression visuelle. Une centaine de personnes y étaient réunies, la bière coulait à flots, 23 h venait de sonner, l'aventure où tous les sens seraient sollicités débutait. Le programme allait durer trois heures pendant lesquelles seraient projetés six courts métrages et réalisées deux peintures en direct. De cette soirée, émanaient des vestiges des années 1960, dans une ambiance dont la spontanéité rappelait les aspects performatifs, expérimentaux et éclectiques en vogue à l'époque des Midnight Movies. Bienvenue dans la marge...

Un mot d'abord sur les organisateurs. Cinéphiles maniaques, Pierre-Luc Vaillancourt et Frédéric Maheux prennent les moyens pour diffuser un cinéma qui n'a pas la cote, marginalisé parce qu'inclassable, et plus ou moins visible parce que ne s'adressant pas à un public précis. En plus de la soirée Transgression visuelle, qui a par ailleurs été reproduite le 13 octobre à la Zeke's Gallery et rebaptisée pour l'occasion Petite Mort : Projection d'orgasmes et de sang, nos deux compères organiseront en collaboration avec cette galerie des projections mensuelles intitulées Slaughterhouse Cinema / Cinéma Abattoir, et ce, dès janvier 2006. Adeptes d'une théâtralisation des représentations cinématographiques, Vaillancourt associe performance et septième art, et se

désolé du caractère rébarbatif et figé de nombreuses projections. Lors de l'édition 2005 de Vitesse Lumières, festival de films de genre à Québec, il s'était fait remarquer en présentant **Hansel et Gretel** où il avait gentiment poignardé son compagnon, aidé pour cela de quelques effets spéciaux. Une mise en scène qui en avait surpris plus d'un et « ensanglanté » bien d'autres.

Évidemment, cette forme de ritualisation du visionnement est surtout présente dans le circuit des Midnight Movies et lors de projections de films-cultes tels que **The Rocky Horror Picture Show**, davantage reconnu pour les débordements qu'il engendre que pour sa valeur artistique. La démarche de Vaillancourt et Maheux s'approche de cette vision « cultiste », redonnant droit de cité aux charmantes imperfections techniques, aux transgressions esthétiques et morales, au ludisme, ainsi qu'aux excès de tout acabit. Vaillancourt est d'emblée plus sympathique aux films subversifs et indépendants qui ne se font qu'avec de petits budgets, car leurs failles, selon lui, laissent entrevoir davantage d'authenticité, révélant l'âme de l'artiste. Il préfère de loin les œuvres mal ficelées aux films léchés et peaufinés, comme les productions de l'Institut national de l'image et du son qui jouissent d'une meilleure diffusion. Ses cinéastes fétiches sont d'ailleurs parmi les plus méconnus et sous-estimés du grand public, qu'il s'agisse de l'Espagnol Jesús Franco ou de l'Allemand Jörg Buttgerit, pour ne nommer que ceux-là.





Frédéric Maheux et Pierre-Luc Vaillancourt — PHOTO : ÉRIC PERRON

Revenons au programme. C'est le film **Ritualis** de Pat Tremblay qui a ouvert la soirée avec un excès qui n'a peut-être d'égal que la personnalité même du réalisateur. Rythmée par une musique de Rostrum (à qui le film sert de vidéoclip) et servie par un montage éclaté, l'œuvre enchaîne des scènes de perçages extrêmes, des rituels sombres au cours desquels des personnages se chuchotent (à l'envers) à l'oreille et célèbrent un troublant culte nécessitant crucifix et murs ensanglantés. Entre quelques invasions d'insectes et autres clitoris percés — que l'on aperçoit subrepticement en *split-screen* — s'immiscent de très beaux plans extérieurs montrant une forêt enneigée et, ultimement, une jeune femme se recueillant au pied d'un arbre. Un déferlement visuel, des images ultra-chargées, une poésie lugubre : voilà la proposition **Ritualis**. Graphiste et concepteur d'affiches, principalement pour des groupes métal québécois (Necrophagia, Ghoulunatics), Tremblay est actuellement en postproduction pour son premier long métrage. Il a collaboré au tournage de **La Belle Bête**, réalisé par Karim Hussein (**Subconscious Cruelty**, **La Dernière Voix**), adapté du roman éponyme de Marie-Claire Blais et mettant en vedette, entre autres, Carole Laure.

Suivait le très « lynchéen » **Pandora's Paradox** de Matthew Saliba, duquel ressortait un réel désir et plaisir du cinéma, dans tous ses états, du grotesque au sublime, de la comédie à la tragédie, de **Eraserhead** à **Blue Velvet**, en passant par les *soaps* américains. Chez Saliba, les détails du quotidien se déforment et se transmutent d'une façon telle qu'ils hypnotisent et terrifient.

Basé sur l'incontournable complexe d'Œdipe, ce film est structuré à la manière d'un rêve, avec son lot de déplacements, de condensations, de retours dans le temps, de variations sur un même thème et d'images saturées de signes inconscients. Une boîte de Pandore que l'on se plaît à ouvrir lentement, avec un esprit ludique et en s'amusant à deviner ce qui s'y trouvera.

Nanking de Jean-François Martin concluait la première partie de ce programme en offrant le seul commentaire social de la soirée. Quoique ici, la critique sociale servait davantage de prétexte à explorer et à développer un style visuel extrêmement travaillé. Cette prise sur la réalité ne s'opérait donc que de façon bien superficielle puisque la tragédie historique à laquelle le film référait (le viol et le meurtre d'environ 80 000 femmes chinoises par l'armée japonaise en 1937) n'était que très peu déployée. Avec une bande sonore rugissante, Martin a réussi à agresser nombre de spectateurs en rendant le drame de Nanking tangible et dérangeant. Du même coup, son film propose une réflexion intelligente et fort bien composée sur les limites et les paradoxes de la représentation de la violence.

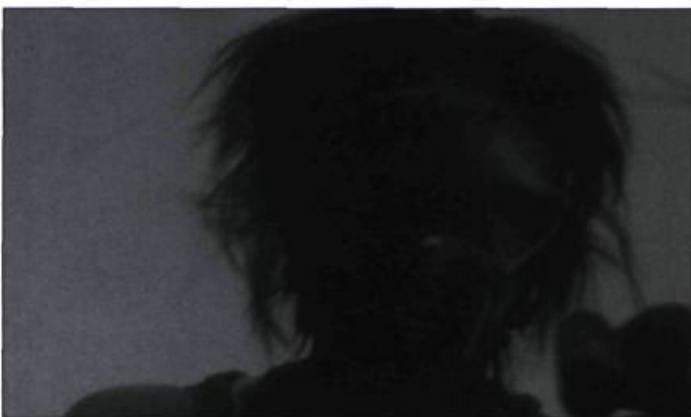
La deuxième partie allait s'ouvrir avec **La Tache**, un délire paranoïaque et comminatoire signé David Mollet (**Indoor**, **Le Silence gourmand**). Fils d'une femme apparemment obsédée par la propreté, un homme retourne sur le lieu de son enfance dans l'angoisse d'y arriver souillé par une tache qui prend ici l'apparence monstrueuse et cauchemardesque d'un trou noir.



Dans un noir et blanc très contrasté, mettant l'accent sur la blancheur immaculée du costume de l'homme et le noir infini et hallucinant de la fameuse tache, Mollet réussit à transmettre une angoisse informelle et brutale aux spectateurs. Ces derniers pénètrent dans un songe inquiétant à la base duquel se trouve, pour une seconde fois dans la programmation de la soirée, un complexe d'Œdipe irrésolu qui terrorise à la fois le personnage et le public qu'il entraîne avec lui dans sa divagation schizophrénique et surréaliste. Il n'est guère besoin d'une collection de bizarreries inexplicables ou d'horribles monstres quand l'atmosphère dérangeante d'un film comme **La Tache** installe si efficacement malaise et frayeur chez le public assailli.



Mouvement de lumière est une œuvre forte qui ressort du lot tout en s'y fondant parfaitement, non seulement par son intensité et par sa manière de s'en prendre à nos sens, mais aussi par le genre marginalisé auquel on peut le rattacher et qui fait écho aux autres genres méconnus de la soirée : le cinéma expérimental. Réalisé par Karl Lemieux (**The Bridge : A Video Interpretation, Chaos, Monophobia**), **Mouvement de lumière** contient plus de 3 000 peintures expressionnistes abstraites peintes à la main sur pellicule 16 mm et retravaillées à la tireuse optique. Sur la musique d'Olivier Borzeix, il s'agit d'une progression visuelle et sonore très riche, créant une transe hallucinatoire chez le spectateur envahi par un foisonnement de points, de lignes, de couleurs qui s'imprègnent de façon fugitive sur sa rétine. Il génère en tout cas une réflexion nécessaire sur le médium cinématographique. Sa démarche artisanale l'inscrit dans la tradition du cinéma d'animation et s'attache à la nature même du septième art, à ses bases les plus fondamentales, à savoir le mouvement et la lumière. Cofondateur du collectif Double négatif, un rassemblement de réalisateurs voués au cinéma expérimental, Karl Lemieux travaille également sur des projections en direct pour plusieurs performances et spectacles de musique. Nous lui devons, entre autres, l'audacieuse et très appréciée projection intégrale du **Empire** d'Andy Warhol (d'une durée de plus de sept heures) à la Sala Rosa à l'hiver 2005.



Extase de chair brisée a bouclé la soirée de façon tout à fait cohérente en éclairant les partis pris esthétiques des responsables de la programmation et réalisateurs de cette dernière transgression visuelle, Pierre-Luc Vaillancourt et Frédéric Maheux. Il s'agissait d'un deuxième opus pour ces jeunes cinéastes qui ont débuté avec une adaptation du conte *Hansel et Gretel*, projeté dans plusieurs festivals de films de genre au Québec. Tourné en super 8 mm et en noir et blanc, **Extase de chair brisée** se laisse difficilement circonscrire dans un genre précis. Bien qu'il possède des scènes violentes et sanglantes, les amateurs de films d'horreur n'y trouveront pas assez de moments *gore* pour étancher leur soif de sang. Avec un bon lot d'images floues, de mouvements de caméra extrêmes et de pellicule voltigeant dans



Images du film **Extase de chair brisée** de Pierre-Luc Vaillancourt et Frédéric Maheux

tous les sens, une grande place est accordée aux digressions visuelles tendant parfois vers l'abstraction, notamment lorsque la caméra se perd pendant quelques instants dans les feuilles d'un arbre. D'une crudité brutale, les scènes semblent provenir de bobines à peine découvertes et entrouvertes, engendrant chez le spectateur l'impression trouble et malsaine de se trouver devant des images prises sur le vif. Seize minutes de malaise, donc, baignant dans un rythme lent qui trahit un plaisir sadique à prolonger la sensation d'indisposition qu'il engendre. Une atmosphère poétique et enivrante, une musique angoissante signée Matthieu Chartier, ainsi qu'une esthétique remarquable convaincront peut-être ceux et celles qui se trouvent rebutés par l'atrocité indéniable et dérangeante du propos.

La projection des films était suivie d'une séance de peinture en direct réalisée en simultané par Nicolas Fontaine et Patrick Chevalier. Peignant sur des images des différents films projetés de façon aléatoire sur deux toiles placées côte à côte, ils ont offert une très belle performance. Pendant que trois musiciens improvisaient un rock'n'roll approprié, les projectionnistes alternaient les images, tandis que les peintres s'en inspiraient, les complétaient, les transformaient, les mutilaient, les détruisaient. Un délire faisant écho au désir de subversion et de liberté présent dans la plupart des films projetés.

Tous ces films présentaient un commun désir de provoquer une sensation extrême, que ce soit l'outrance, le malaise, la répulsion ou la transe. Il s'agissait en effet de mettre les spectateurs à l'épreuve en s'attaquant à leurs sens et en créant un effet qui se voulait viscéral. Ces œuvres aux univers singuliers, pour la plupart cauchemardesques, qui laissaient place à la dérive et à la divagation, emportaient le spectateur dans des eaux on ne peut plus troubles. Même si ce type d'événements ne fait plus scandale comme certains du même genre il y a 40 ans, où moult projections furent interdites et plusieurs procès intentés (Jonas Mekas, Jack Smith), on pouvait tout de même mesurer un malaise chez une partie du public. Mais dans ce type de projection, l'appréciation des films importe moins que l'expérience personnelle et partagée entre les artistes et le public. Ce genre de soirée a pour avantage de rassurer ceux qui, gagnés par le cynisme, croient que le cinéma n'est plus qu'une industrie pervertie. Il s'en trouve encore pour se réunir et expérimenter ensemble les multiples sensations éveillées par de mystérieux et formidables mouvements de lumière. ■

Pour obtenir des renseignements sur les prochains

événements : www.cinema-abattoir.com



Nicolas Fontaine réalisant une peinture en direct lors de la soirée Transgression visuelle